Cw
FRC
5903

NOUVELLE MERCURIALE

Aux deux premiers Ordres de l'Etat.

*Par M. Ber*****.*

AVRIL, 1789.

MZW 10817

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

NOUVELLE MERCURIALE

Aux deux premiers Ordres de l'Etat.

DANS le moment où les efforts d'un roi bienfaisant, & les soins d'un ministre vertueux vont cimenter à jamais le bonheur de la France, quel cri funeste de discorde se fait entendre de toutes parts ? quel nuage sombre & sinistre vient obscurcir l'aurore des jours sereins qui bientôt vont éclorre sur notre heureuse patrie ? O mes concitoyens ! par quel aveuglement funeste voulez-vous retarder les vues bienfaisantes d'un monarque qui, nouveau Trajan, dépouille à vos yeux l'orgueil impérieux du diadême, foule lui-même aux pieds les chaînes que le despotisme ministériel préparoit à la patrie, & ne veut d'autre sauve-garde de sa couronne que l'amour & la reconnoissance des François ? Eh quoi ! nés dans un siècle de lumières, où le

flambeau d'une saine philosophie a dissipé entièrement le reste des épaisses ténèbres, au milieu desquelles nagea si long-temps l'Europe abrutie, devions-nous nous attendre à voir des citoyens, des patriotes, des François, oublier tous ces titres à la fois, & sourds au cri du véritable honneur, du patriotisme, préférer à ces noms glorieux les avantages abjects d'un criminel égoïsme? Devions-nous nous attendre à voir des provinces divisées, des citoyens armés les uns contre les autres, méconnoître l'autorité des loix, anéantir la foi des arrêts, élever vers le trône une voix insolente, au lieu de justes reclamations, enfin s'oublier eux-mêmes? O jour à jamais mémorable, jour désastreux, où la capitale d'une de nos provinces vit tous ses enfans frappés d'un déplorable aveuglement, tourner contre eux-mêmes des glaives criminels, & teindre de leur sang!... Mais je m'arrête ici, citoyens! Pourquoi r'ouvrir une plaie encore saignante, pourquoi retracer une scêne d'horreurs? Ah! tâchons plutôt d'en perdre la mémoire; effaçons-en le souvenir de nos cœurs; & que nos neveux sur-tout se gardent d'en souiller les fastes de notre histoire; espérons des jours plus heureux; espérons qu'après avoir reconnu

qu'une injuſte prévention les égara, les François s'uniront pour donner à la conſtitution nouvelle, mais néceſſaire, qui va s'établir ſur les débris de l'anarchie féodale, la ſanction légale qu'eux ſeuls peuvent y donner.

Non, quelque ſoit le trouble qui dans cette circonſtance ait agité notre patrie, quelque hardi qu'ait été le front que l'égoïſme & la diſcorde aient oſé élever, qu'on ne nous diſe plus que l'honneur n'eſt qu'un nom, la vertu, qu'un ombre, le patriotiſme, une chimère. Il exiſte ce patriotiſme dans le cœur de tous les François ; il y exiſte avec cette ardeur qui le ſignala, lorſque pour repouſſer l'Anglois victorieux, inſolemment aſſis ſur le trône des Capets, les François déchirant le bandeau fatal qui les avoit ſi long-temps aveuglés, firent à leur prince le ſacrifice de leur bien & de leur vie ; & par d'heureux efforts, pourſuivant nos fiers rivaux juſques ſur les bords des mers qui nous ſéparent, virènt d'un œil victorieux les vaiſſeaux qui portoient les débris de leur armée, échouer ſur les rochers eſcarpés de leur iſle orgueilleuſe. Il y exiſte avec ces mêmes traits qui le diſtingua lors de la nouvelle de la guériſon de Louis à Metz, & précédemment lors de l'entrée triomphante du

vainqueur de Denain, avec cette même activité & ce même désintéressement que nous avons vu se renouveller de nos jours, lorsqu'apprenant la perte d'un combat malheureux, nos provinces allarmées s'empressèrent de couvrir de nouveaux vaisseaux, ces mêmes mers n'a guères témoins de nos désastres.

Le patriotisme n'est donc point éteint dans le cœur des François. Mais quelles sont les causes funestes qui jusqu'à présent en ont retardé les effets ? Pourquoi faut-il que malgré l'évidence du bonheur qui en seroit la suite, un prince juste, un ministre respectable éprouvent tant de contradictions dans le projet le plus favorable à la patrie? C'est à vous, ordres du royaume, à vous noblesse & clergé, qu'on doit imputer ces contradictions funestes ; c'est dans votre opiniâtreté à soutenir vos priviléges respectifs, dans l'aigreur de vos discussions que je découvre la source de ces désordres. Eh quoi ! quand la France est en danger, vous allez nous faire l'énumération de vos immunités ! Ignorez-vous donc, patriotes éphémères, que dans une crise de l'état le plus sacré des priviléges, celui de la patrie enfin, c'est d'anéantir tous les autres ?

Je vais essayer ici de remonter à l'origine

des immunités du clergé & de la nobleſſe. J'eſpère, au reſte, qu'aucun citoyen ne ſera bleſſé de cette diſcuſſion. Dans un temps où le prince qui nous gouverne, déclare qu'il veut s'environner des lumières de ſes ſujets, qui oſeroit réclamer contre une intention ſi touchante? qui pourroit rejetter la branche d'olivier que le monarque nous tend en père, & que nous n'avons juſqu'à préſent reçu que pour en couronner tour-à tour le prince & le miniſtre?

Au moment que je m'apprêtois à développer les principes primitifs, qui fondèrent la conſtitution françoiſe, ſous les premiers deſcendans de Clovis & Mérovée, que j'allois remonter à l'origine obſcure des fiefs, & tâcher de débrouiller ce cahos ténébreux; je lis pluſieurs brochures enfantées par le patriotiſme, où les objets ſont ſi ſavamment diſcutés, ou l'uſurpation des deux ordres privilégiés, eſt ſi clairement démontrée, qu'il eſt impoſſible de rien ajouter aux preuves évidentes qui en ſont la baſe. Qu'on me permette cependant de faire quelques réflexions ſur les divers traits qui y ſont contenus.

Il eſt donc enfin démontré, cet abus odieux des immunités & des priviléges auſſi attentatoires à la dignité de l'homme qu'aux droits

ſacrés du citoyen. On ne va donc enfin reconnoître dans l'état qu'un même peuple, un même roi, une même patrie, une même légiſlation. Bientôt vont diſparoître ces abus monſtrueux, ces impôts accablans, ces diſtinctions qui ne devroient être accordées qu'au mérite, & qui n'ont que trop ſouvent juſqu'à ce jour été le partage d'êtres, ou flétris par l'opinion publique, ou avilis, & même dégradés par le témoignage ſecret de leur propre conſcience. Les nobles puiſqu'ils veulent être encore eſſentiels à la monarchie, apprendront que les parchemins poudreux, qu'ils ne ceſſent chaque jour de nous étaler, ne ſont que des titres inſuffiſans pour obtenir l'illuſtration à laquelle ils aſpirent. Déſormais au lieu de ſe parer des lauriers de leurs ancêtres, ils reliront la vie de ces grands hommes, ils auront ſans ceſſe leurs actions ſous leurs yeux; que dis-je? ils croiront eux-mêmes les voir, ces héros reſpectables leur tendre les bras, embraſſer leurs genoux, & les ſupplier par ces mêmes exploits, qui les rendirent autrefois ſi redoutables aux ennemis de la France, de ne point déshonorer des noms ſi chers à la patrie. Ils les entendront leur répéter que le nom le plus glorieux, le titre dont ils furent autrefois les

plus jaloux, fut celui de François; ils leur répéteront que leurs premiers ancêtres, avant d'être nobles, étoient citoyens. Ils leur diront.... Mais pourquoi rappeller ici à la nobleſſe, des principes qu'elle a ſi généralement adoptés. Partout retentiſſent dans la France des acclamations qui m'apprennent que les gentilshommes françois, ne ſont plus ces tyrans odieux, au milieu deſquels on pouvoit à peine démêler quelques grands hommes; ces tyrans, qui foulant aux pieds les droits ſacrés de l'humanité, orgueilleuſement aſſis ſur les débris d'une monarchie que leurs déprédations, leurs injuſtices rendoient expirante, comptoient pour rien ce tiers-état, qu'ils croyoient né pour ſervir leurs caprices, ou pour ſervir de jouet & de victime à leur brutale avarice. Non; la nobleſſe françoiſe a démenti hautement des principes ſi odieux; ils lui ont paru auſſi contraires à la raiſon; que préjudiciables au bonheur de la patrie; ils ont jetté les yeux ſur les annales des peuples qui nous ont précédés, & ils ont vu que par-tout les citoyens avoient été appelés aux mêmes diſtinctions, que les couronnes triomphales qui ceignirent au capitole les têtes des Scipions & des Marcellus, ne perdirent rien de leur éclat, quand elles paſsèrent

ſur la tête du ſauveur de la patrie, ce Cicéron, dont l'éloquence foudroya l'hydre odieuſe de la rébellion, & engagea la république à étouffer dans ſon ſein le Catilina qui avoit oſé machiner contre elle. Oui, je le répète, la nobleſſe françoiſe a adopté ces généreux principes : *Nous ſommes tous frères.* Voici la ſeule maxime qu'elle aime à ſuivre, le ſeul principe qui lui ſoit agréable, le ſeul mot enfin qu'elle aime à répéter.

Mais quelles nouvelles acclamations retentiſſent encore à mes oreilles? O ciel! ſeroit-il poſſible que le clergé autrefois ſi hautain, ſi égoïſte, ſi éloigné des vrais principes de ſon inſtitution, ait pu conſentir à la ſuppreſſion de ſes immunités? Ah! que dis-je? Les temps odieux, où le fanatiſme & l'hipocriſie avoient élevé leurs étendars, ſont diſparus; on ne verra plus ces paſteurs, panégyriſtes outrés de la ſimplicité, de la tempérance, de l'humilité, par une conduite dériſoire afficher aux yeux des peuples le faſte le plus inſolent, l'intempérance la plus ſcandaleuſe & l'orgueil le plus inſupportable. Ils vont maintenant ſe dire, ces prélats citoyens : Le légiſlateur divin qui nous a inſtitués, nous a recommandés l'humilité, la pauvreté même; nous voulons donc d'oré

navant être humbles, & n'avoir que ce qu'il nous faut pour ſoulager les pauvres dont nous ſommes les paſteurs. Il admettoit à ſa table de ſimples pêcheurs ; nous ne rougirons plus d'admettre à nos tables, non-ſeulement les vicaires des paroiſſes, qui ſouvent ſoutiennent mieux la dignité du ſacerdoce que nous, mais encore tous les citoyens, tous les laboureurs, dont nous ſommes les frères & les ſerviteurs. Il fut doux, patient, & modéré ; nous ſerons donc comme lui ſans haine, pleins de douceur & de modération. Il ſe diſoit le ſerviteur des ſerviteurs ; d'orénavant auſſi ce titre ſera le ſeul que nous prendrons ; nous ſupprimerons tous les titres d'Eminence, de Monſeigneur, de Grandeur, & ce ne ſera plus que dans l'accompliſſement de nos devoirs que nous ferons conſiſter la véritable grandeur. Enfin il vouloit qu'on rendît à Céſar ce qui appartient à Céſar. Nous voulons donc contribuer à toutes les charges de l'Etat, & faire de ces immunités arrachées à la ſuperſtition des ſiècles d'anarchie un généreux ſacrifice à la France.

Nous ſommes Français & citoyens, voilà les ſeuls titres que le clergé de France veut prendre

déſormais ; voilà la récompenſe de tous les ſacrifices ; c'eſt la ſeule qui puiſſe le flatter.

O France ! ô ma patrie ! tu entendras l'aveu de ces généreux principes, & tu applaudiras au noble zèle de tes enfans. Tu verras bientôt cette même nobleſſe françoiſe, dont les guerres inteſtines jadis déſolèrent tes foyers, tourner contre tes ſeuls ennemis le même fer dont elle déchiroit autrefois tes entrailles ; tu la verras pénétrée de cette maxime, que la ſeule illuſtration dont on doive être jaloux, eſt celle que l'on trouve dans le patriotiſme & la vertu, que la plus belle diſtinction aux yeux du vrai citoyen eſt de n'en avoir aucune. Si jamais quelque gentilhomme françois venoit à oublier cette maxime, pour l'en convaincre de nouveau, fais lui voir à Saint-Gatien le vainqueur de la Marſaille ; expoſe à ſes yeux ce grand homme, dont la perte fit autrefois couler tes larmes ; ce héros, le plus ferme appui du trône des Bourbons, ce Turenne enfin dont le nom ſeul excitera toujours l'attendriſſement & l'admiration de tous les Français ; fais le lui voir, dis-je, non point couvert des lauriers, qu'il avoit moiſſonnés à Dunkerque, en Alſace, en Hollande ; lui même n'apprécioit ces

lauriers que parce qu'ils pouvoient enflamer l'émulation de ſes concitoyens. Mais tel qu'il parut au roi d'Eſpagne, lorſque ce monarque demandant à Louis XIV, la permiſſion de voir ce grand homme, qui lui avoit fait paſſer de ſi mauvaiſes nuits; après l'avoir envain cherché dans le cercle des courtiſans, on le trouva confondu dans la foule des ſpectateurs; il ne penſoit pas ſans doute, ce héros, qu'il eſt honteux de ſe trouver confondu au milieu du vulgaire; il ſavoit que le véritable honneur conſiſte à reſpecter le titre de citoyen, & que c'eſt s'honorer ſoi-même que de reſpecter la dignité d'*homme*.

Mais pourquoi rappeler ici des traits ſi connus, il n'eſt plus de gentilhomme parmi nous qui ne ſoit convaincu de ces vérités; s'il en étoit encore d'aſſez inſenſés pour oſer s'élever contre ces maximes; alors, ô ma patrie! élève ta voix puiſſante, fais briller aux yeux des citoyens pervers tes plus chers intérêts, dont ces maximes ſont la baſe; mais que dis-je, ah! il n'en eſt aucun qui ne ſoit pénétré de ces vérités, aucun qui ne ſoit déterminé à faire les plus généreux ſacrifices.

Mais quel génie bienfaiteur a tout-à-coup ainſi déchiré le voile épais qui couvroit la France?

a changé les temps les plus déſaſtreux, en des jours ſéreins? Necker, c'eſt à toi ſeul que la poſtérité donnera la gloire de cette régénération; c'eſt toi qui dirigeas les intentions bienfaiſantes du monarque qui nous gouverne, qui nous a appris à chérir le nom de François, à nous enorgueillir de ce nom, qui le premier nous a pénétrés pour tes vertus, des doux ſentimens d'admiration & de reconnoiſſance; c'eſt toi qui, nouvel Hercule, as porté le coup mortel à cette hydre redoutable, dont les deux têtes entrélacées alloient enfin étouffer le corps languiſſant de la patrie; puiſſes-tu, long-temps aſſis ſur les membres épars & ſanglans de cette hydre odieuſe, contempler d'un œil tranquille les progrès d'un état floriſſant, dont tu as renouvellé les reſſorts, & qui ne devra qu'à ton génie ſa gloire & ſa proſpérité !.....

FIN.